

donnent un relief essentiellement inquiétant à la routine. L'instrumentalisme propre à la modernité aboutirait à la standardisation des objets, la normalisation des usages, l'uniformité de la culture et la conformité des identités. L'usage du monde serait ceint par un inéluctable processus de rationalisation dont la routine donne alors une image exemplaire, ternie par la mécanique et la monotonie des gestes qu'elle déroule. N'y échapperaient ni la déambulation urbaine, ni les occupations domestiques, ni les rapports sexuels, ni, *a fortiori*, les activités au travail: partout les routines s'installent, atténuant l'activité créative et l'expression spontanée des différences. Associées à l'effet normalisant et assujettissant de dispositifs disciplinaires, les routines paraissent alors concentrer un ensemble conséquent de maux: déclin des compétences techniques, passivité intellectuelle, amoindrissement des capacités de résistance politique, affaiblissement du lien social, enlisement dans les petites habitudes privées, etc. Dans le monde du travail, cet effet porte bien sûr la trace de la domination exercée par le capitaliste sur le salarié. L'action s'en trouve ainsi vidée de toute sa substance humaine: ni voulu, ni consenti, le geste routinier ne s'arrime pas même ici à une puissance passive, celle d'une passion ou d'une obéissance.

Mais la littérature sociologique ne présente pas la routine en ce seul état suspect. Dans ses cycles d'écriture, se succèdent des gestes d'alerte (où sont visés des maux et annoncés des dangers) et des gestes d'apaisement de l'inquiétude². La routine apparaît alors sous d'autres aspects. Dans un contexte économique affecté par la crise et le durcissement d'une compétition marchande, où les politiques s'orientent vers la flexibilité des facteurs de production et leur organisation en réseau, la littérature sociologique tend à valoriser dans les années 1980 des modèles d'action davantage attentifs aux capacités stratégiques et créatives des acteurs. La routine se trouve alors regardée comme une habileté technique en contexte, une forme de connaissance pratique manifestant bien une intervention active de l'acteur, mais engageant un savoir-faire dont la nature reste énigmatique et fort peu qualifiable. Cette orientation a notamment pour effet de dévoiler une potentialité de la routine à résister à la tyrannie du standard et à la discipline imposée par les dispositifs technologiques.

La part énigmatique des routines

Bien qu'elles s'orientent alors vers une description beaucoup plus détaillée de l'action, ces approches qualifient ainsi toujours la routine en creux et en négatif, comme engageant des savoir-faire « *tacites* »,

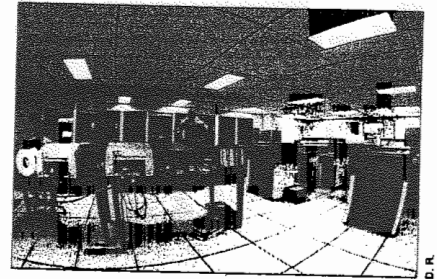
« *informels* », « *indiscibles* », voire « *secrets* » [Jones et Wood, 1984]. Pour comprendre cela, il faut recadrer ces approches par rapport à leur double projet de rendre compte de régularités sociales dans les situations de travail et d'interroger les méthodes industrielles d'organisation du travail. La routine trouve une place dans ces méthodes en s'intégrant aux systèmes de règles fonctionnelles déterminant les conditions efficaces de production. Elle correspond à une *utilisation* normalisée et répétitive de l'environnement de travail et à l'application rigide d'un *savoir formel* de règles techniques ou bureaucratiques que les sociologues prendront soin d'opposer à un savoir de nature *informel*. Si ce dernier déroge au format déterminé de la règle d'utilisation, il renvoie néanmoins lui aussi, pour les sociologues, à des formes de régularité, et participe ainsi des routines d'activité de l'opérateur.

En cherchant à garder un ancrage dans la question de la culture ouvrière, les approches sociologiques tendent aussi à rabattre cet inef- fable de la pratique sur un *ethos* de groupe: la routine est alors le savoir-faire propre à un collectif rapporté à une classe sociale. Le collectif en hérite par le truchement d'une *incorporation* permise par la permanence de pratiques et d'habitudes sociales. Le savoir *tacite* est ainsi implicitement partagé, donc doté d'une forme de généralité. L'usage des environnements de travail spécifie alors une culture collective, il s'apparente à une *coutume*³. Et la routine est un élément majeur où peut se fixer l'usage, dans une pratique coutumière, formant le lieu d'un patrimoine culturel propre au collectif.

Ces deux manières d'appréhender la routine, soit en termes d'incorporation, soit en termes d'écart possible à la règle, la rapportent donc l'une comme l'autre à des formes d'agir qualifiables « en généralité »: la coutume et l'utilisation. Ce faisant, la routine apparaît bien seulement en creux; la dynamique singulière de familiarisation et d'appropriation par l'usage que suppose la routine reste alors insaisissable aux sociologues du travail.

En se recentrant sur « *la dynamique incertaine d'interactions locales, aux dépens des régularités d'ordres ou d'équilibres généraux* » [Thévenot, 1995], les traditions de recherche en sciences sociales ont encore déplacé leur manière d'appréhender la routine: la nature énigmatique de son savoir-faire s'est vue interprétée en termes d'*incertitude*, comme lieu d'indétermination des rapports de coordination.

Analyser la routine suppose de s'interroger sur l'organisation de l'espace dans lequel elle prend place.



2 Sur de tels gestes au sein de la littérature relative aux « jeunes d'origine étrangère »: Breviglieri et Stavo-Debaugé (2003). Je remercie ce dernier pour avoir nourri ma réflexion pendant la rédaction de ce texte.

3 Les différentes topiques dont se servent les sciences sociales pour analyser et décrire les formes de l'usage (comme utilisation, us et coutume, consommation), oubliant largement au passage la dimension habitante du maniement (où l'usage résiste à toute forme de mise en généralité), sont décrites dans Breviglieri (1999).

Le regard s'est alors porté vers la compréhension du caractère situé des routines. Cette orientation s'est accompagnée d'un geste d'apaisement relatif aux questions classiques de la domination en sociologie du travail. Ce geste a pris, à son tour, deux directions.

Tout d'abord, les travaux se sont progressivement orientés vers la considération des compétences de l'acteur au travail. La question des compétences s'est articulée à une problématique de la résistance car les modalités communicationnelles qu'elles supposent, souvent infra-langagières, permettent de « créer un certain nombre de codes qui échappent souvent à la hiérarchie de l'entreprise » [Cornu, 1985]. L'évocation de savoirs incorporés peut ainsi apaiser l'inquiétude relative à la tyrannie des habitudes, dans la mesure où l'invincibilité du savoir-faire suggère des capacités de dissimulation, et parfois même d'opposition à la hiérarchie. Mais l'apaisement tient aussi pour beaucoup au fait que ces collectifs de travail paraissent non pas comme le passif réceptacle de dispositions durables héritées d'une culture d'origine, mais comme des lieux d'invention du quotidien. Ce sont, à travers les routines, des capacités ordinaires à bricoler et à « faire avec » qui se font jour, illustrant les faits d'une polémologie du faible [Certeau, 1980].

Ensuite, d'autres travaux, observant le contexte d'émergence de la routine, ont porté une attention particulière à sa lisibilité du point de vue des acteurs, et notamment au travers des processus situés de négociation qui la déterminent. La routine présente alors, en quelque sorte, son visage le plus « rassurant », en tant que facteur de changement organisationnel et d'improvisation dans l'action. Davantage saisie ici depuis son moment d'émergence que depuis son caractère subordonné, la routine semble suivre une trajectoire qui, partant de valeurs conservatrices, la conduit vers des valeurs émancipatrices.

L'imprécision du « situé »

Mais ce déplacement de l'attention vers le niveau local de l'interaction n'a pas uniquement contribué à apaiser le soupçon porté sur la notion de routine : il a aussi relancé l'inquiétude à partir d'autres lieux d'analyse.

D'un côté, et c'est surtout là que l'inquiétude est relancée, des sociologues ont pu regarder la routine comme un savoir strictement local et impubliable, très mal ajusté pour s'inscrire dans la négociation et contribuer aux élans participatifs d'une « idéologie de la transparence » [Borzeix et Linhart, 1988]. La routine menacerait dès lors l'exercice de la démocratie et de la citoyenneté dans l'entreprise.

De l'autre côté, une sociologie d'inspiration naturaliste a offert une autre lecture de la routine et a ouvert un chemin différent et moins évident vers la question politique. Elle n'analyse pas la routine comme le lieu d'un amoindrissement du sens critique et d'une dépossession de force et de savoir, inhérente à des effets de domination. Elle prête attention à la composante matérielle et technique de l'environnement et fait de la routine le lieu même d'une observabilité des sources intentionnelles des acteurs. Si la routine s'appuie sur l'information disponible dans l'environnement, l'en priver reviendrait à limiter ses capacités de développement créatif et organisationnel. L'enjeu politique est alors d'abord celui d'une protection du privé⁴ ou de l'accessibilité de la chose publique⁵.

Ce faisant, le concept d'« action située » a largement contribué à redonner des capacités perceptives et des sensibilités proprioceptives aux agents [Quéré, 1999]. Le développement d'axes de recherche sur les nouvelles technologies, notamment informatiques, a d'ailleurs beaucoup joué dans l'implication de l'environnement matériel comme source cognitive et perceptive d'un guidage local de l'action [Proulx, 2001]. La routine apparaît alors comme l'archétype de l'activité technique ordinaire. Elle se présente comme une compétence non pas mécanique mais *dynamique* (capable d'explorations et d'ajustements), non pas incorporée mais *externalisée* (sa mémoire se déposant dans l'espace).

À la faveur des conceptions de l'*action située*, la notion de routine a ainsi montré une efficacité notoire dans l'examen critique des approches de l'action rationnelle ou de l'action comme plan-programme [Conein et Jacopin, 1994; Laville, 2000]. Utilisée par des travaux relativement hétérogènes, il règne toutefois sur son usage actuel une certaine confusion. Le caractère « situé » renvoie en effet tout à la fois aux outils cognitifs de l'activité, aux aspérités naturelles de son environnement, et aux objets physiques, qu'ils soient placés par hasard ou intentionnellement, qu'ils signalent un code, indiquent un message personnalisé, une fonction technique, ou qu'ils offrent une source directe de guidage du geste ou un ressort affectif à l'action, etc.

Le problème tient en partie à ce que le « situé » a toujours été interrogé dans sa simple localité, c'est-à-dire comme quelque chose qu'il suffit de pouvoir localiser dans l'espace. Or, cela ne suffit pas pour qui veut analyser les modes d'engagement en situation : l'acteur n'envisage pas seulement la situation à partir de ce qui le situe dans l'espace, mais depuis la pluralité d'épreuves qui la traversent. Celles-ci se distinguent notamment par leur nature plus ou moins

4 Le développement des technologies informatiques fait par exemple des routines un lieu d'accumulation d'informations personnelles menacé [Agré, 1997].

5 L'appauvrissement de l'écologie d'un lieu urbain peut par exemple limiter les formes de mobilité à l'œuvre [Joseph, 1999].

6 Il y va ici du programme d'une pragmatique de l'engagement et de la connaissance [Thévenot, 1994 et 1997].

publique, leur horizon temporel et la tension émotionnelle qui les anime⁶. Or, en souscrivant à la dichotomie opposant le local au global, les approches « situées » de la routine ont finalement, soit réduit la routine à un microévénement, la coupant de son ancrage collectif, soit renoncé à son homogénéité: chez l'économiste Nelson, elle se montre ainsi, sans solution théorique de continuité, tantôt comme « *qualité individuelle* », tantôt comme « *coutume* » [Reynaud, 1998].

La routine comme usage familial et manière d'habiter

La dimension habitante de la routine

Nous soutenons l'idée que la dimension de l'« habiter », relative indissociablement au sentiment d'habiter et à l'usage habitant, non seulement n'a pas été abordée par la tradition de sociologie du travail, mais constitue l'élément central pour une compréhension de la routine. Le monde du travail s'éprouve aussi, selon nous, dans l'horizon d'une habitation, et son analyse doit rendre compte de la manière dont elle se rend possible. Il nous apparaît artificiel de confiner cet horizon au seul domaine de la maison et de la vie de famille ou, inversement, de voir dans l'espace de travail un lieu uniquement tramé par des épreuves qui engagent, par la négociation ou la confrontation, un agir public d'emblée connecté aux enjeux collectifs.

Pour aborder cette dimension habitante de la routine, il convient de considérer une autre topique de l'usage. À côté des topiques de la « coutume » et de l'« utilisation normale », sur lesquelles s'est focalisée la sociologie du travail, il se trouve celle du *maniement*, qui suggère une dynamique de « *rapprochement par la familiarité* » du corps au monde [Thévenot, 1994], une manière propre d'habiter le monde: la forme simplifiée et l'aisance acquise sont ce vers quoi tend à se *maintenir* l'acte routinier [Breviglieri, 2002].

La perspective critique de R. Linhart dans *L'Établi*, lorsque, dans un cas fameux, l'ouvrier réputé pour son adresse échoue à montrer son savoir-faire sur le nouvel établi normalisé que les ingénieurs

viennent inspecter, évoque un appauvrissement de la culture ouvrière, fruit d'une rationalisation accrue des moyens de production. La rationalité industrielle commande une utilisation rigide de la machine, la reproduction d'un même geste stéréotypé et l'abandon de savoir-faire tacites indéfiniment variables et singuliers. Mais nous pourrions dire que l'humiliation de l'ouvrier ne tient pas seulement à la configuration d'une arène publique, où surgit la domination autoritaire de l'ingénieur

et la force coercitive de l'objet technique à laquelle l'ouvrier tente vainement d'obéir. Elle provient aussi du fait que l'établi normalisé résiste aux tentatives de l'ouvrier de s'en approcher, et rien de sa froide physionomie ne laisse envisager l'accueil de son savoir-faire, ni même l'éventualité qu'il pourra l'arranger à sa guise, le mettre à sa main. La scène de l'inspection ne laisse pas seulement entendre la difficulté de transférer une routine d'activité d'un cadre situé à un autre, elle suggère plus profondément la soudaine disparition du fond d'historicité attaché à sa manière personnelle d'habiter son espace de travail⁷. Une réflexion sur la routine ne peut ainsi s'entendre que depuis l'histoire singulière d'une manière d'habiter un environnement. De ce point de vue, c'est la plus ou moins grande disponibilité de ce dernier à être habité qui doit, pour commencer, orienter le fil conducteur d'une analyse. Par là, il est question à la fois de sa qualité de *demeure* (où le corps peut rester à demeure), et de *logement* (où le corps peut s'approprier un espace et s'y loger).

Dès qu'on porte toutefois le regard sur un cadre de coordination, sur un horizon de vivre ensemble, l'environnement doit, simultanément, être considéré dans sa capacité à ne plus être simplement habité, mais à représenter un tiers, à faire advenir une altérité. Dans l'exemple emprunté à Linhart, la configuration standardisée de l'espace de travail génère un mouvement stéréotypé et répétitif (qui déloge et désancre les routines familières), au profit d'une règle d'utilisation antéposée qui rend déchiffrables et mesurables le geste et son efficacité productive. Si la coordination, qui passe par des principes tayloriens d'organisation du travail, cherche à abolir toute occasion d'habiter le lieu de travail, c'est que, dans la singularité des accommodements à l'espace, réside une part de l'usage qui résiste à l'évaluation métrique et à la constitution d'une information normalisée.

La main, le rangement, l'aisance

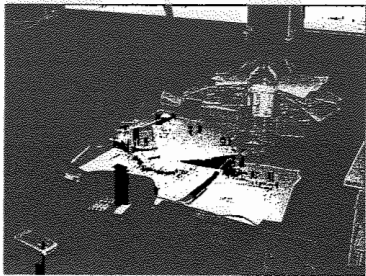
À cette évaluation métrique s'oppose l'évaluation tactile de la main, depuis laquelle l'habitabilité du monde se trouve mise à l'essai. Indistinctement et spontanément, par son approche et son appréhension du monde, la *main* se trouve être, tout à la fois, le corps (de l'outil) et l'outil (du corps), la perception et la compréhension, la préhension et le tact. La main tâte pour tout voir par le toucher et déjà commence à ordonner le monde, dans l'assurance d'une convenance, dans la direction d'une *aisance*. Elle prend les choses pour les déplacer, et pour faire de *son* milieu, un « *milieu d'objets manipulés* » [Mead, 1963]. Le geste routinier qui s'installe dans ce milieu n'est pas forcément

7 Pour de plus amples considérations sur « l'horizon du "ne plus habiter" »: Breviglieri [2002].

Derrière la production d'une personne, l'histoire singulière d'une manière d'habiter un espace de travail. (Photo extraite de l'exposition *Paysage ouvrier*, réalisée par l'association L'entre-tenir, en 2003 à Saint-Didier).



P. Guéhenneuc



L'apparent désordre d'un espace de travail habité.

En page de droite, cuisine d'un squat de la ville de Genève. Pour permettre un usage collectif des accessoires et réaliser l'idée d'une convivialité étendue aux visiteurs occasionnels, ces premiers sont placés à la visibilité de tous et disposés de manière à faciliter un usage simple et direct.

Cette dimension est approchée, mais non questionnée comme telle, quand elle se conçoit comme une modalité d'affirmation du sujet au travail, à travers la composition d'« espaces subjectivés » dans un milieu déshumanisé (Friedman, 1963).

le plus précis ou celui qui demande le moins d'efforts, mais le plus aisé, le lieu du plus haut confort. Ce confort n'est donc pas ostentatoire (« avoir de l'aisance » n'est pas « prendre ses aises »), il ne rend perceptible (et mesurable) aucune richesse, aucune valeur, mais une manière singulière de s'approprier le monde par l'usage. L'aisance est le Bien de la routine et de l'habiter, mais elle n'est pas un Bien commun car elle est relative au milieu qui « me » lie à lui, à « ma » propre façon d'y sentir une familiarité. Aussi, elle ne s'affirme

pas, ni ne se justifie; sa jouissance est la plus au-dedans, la plus *intime*. Et son évocation la plus nette surgit paradoxalement en son absence: on s'y réfère comme à un manque (à habiter), une fatigue, une insécurité, etc. Bref, autant de maux qu'ont su identifier les ingénieurs et les sociologues du travail, mais sans jamais se préoccuper du Bien intime dont il retourne. Car, en réalité, c'est depuis certaines conceptions du juste et du Bien (au sens alors d'un Bien commun) qu'ils étaient des programmes organisationnels, pour les premiers, et un sens critique, pour les seconds, dont la pluralité anime les débats que nous décrivions en première partie d'article.

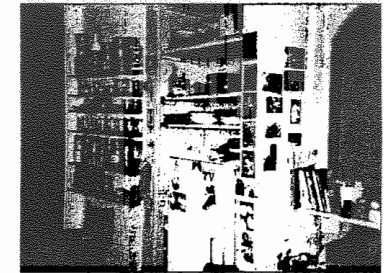
Tout se passe, dans les analyses du travail, comme si les agents n'habitaient pas leurs espaces d'activité⁸. Nous pensons qu'en regardant la manière dont ils le font, fût-ce de manière minimale, se déplie alors sous nos yeux des questions importantes pour l'étude des organisations. Si, par la routine, l'usage habite un ensemble de choses placées à sa convenance, un thème essentiel de l'analyse des coordinations concerne le *rangement*. Le rangement a partie liée avec l'organisation temporelle et spatiale de la routine. Mais, pour reprendre les termes de L. Thévenot, il reste précisément transversal à « différents régimes d'engagement dans l'environnement » (on peut ranger selon différentes « échelles de publicité »: pour soi, pour un « nous » intime ou un « on » impersonnel). Et son étude demande donc que soient distinguées les exigences variables de publicité qui pèsent sur la mise en ordre des choses, car leur emplacement, plus ou moins conventionnel, importe dans leur accessibilité à d'autres et dans la lisibilité des routines.

Cependant, le rangement doit aussi être envisagé dans une dynamique plus large que le simple ordonnancement des choses. Il est un *soin* qui renforce la familiarité aux choses, et grâce auquel l'espace objectif se change en une surface familière de contact, tenant ainsi une importance majeure dans la genèse des routines.

Habiter, c'est alors ménager un espace pour l'usage maniant, au sens large du terme « ménager » (incluant sa forme pronominale): traiter avec égard, épargner (à quelqu'un la fatigue) ou réserver une place pour quelque chose, les trois sens pouvant indiquer une quasi-unité sémantique. Il peut être alors opportun, pour comprendre comment la routine s'engage dans des environnements allant de l'intime au public, de distinguer les moments de l'*emménagement* et l'*aménagement* d'un espace, de ceux de son *accommodement* et de son *arrangement*. Là où les deux premiers disposent méthodiquement l'espace en vue d'un usage déterminé, selon des attentes générales configurant l'usage du lieu comme utilisation (dans son horizon fonctionnel) ou comme coutume (dans l'horizon d'un partage de référents culturels – la recherche d'un confort bourgeois par exemple), les seconds agissent bien plutôt sur les choses depuis la singularité d'un usage déjà engagé.

L'économie (*oikonomia*) de la routine

Ainsi considérée, la routine élargit le regard anthropologique porté sur l'économie⁹. Et l'économique retrouve aussi son sens premier d'économie domestique (*oikonomia*), où prédominait la question du soin (*epimeleia*) apporté à la demeure (*oikos*) et l'application de méthodes spécifiques de rangement. L'éclairage offert par les traités antiques d'économie domestique est intéressant de notre point de vue: les vertus ménagères (écoute, patience, application, sollicitude, vigilance) y façonnent une familiarité (*okeios*), un rapport familial d'usage aux composants de la maisonnée, et génèrent des inclinations pratiques représentant un « savoir s'y prendre » en toutes circonstances, sans détour majeur par la



9 Nous reprenons parallèlement la thématique ouverte par A. Bidet [2001] qui, par l'analyse de l'« économie spontanée » des actes de travail, à savoir une attention donnée aux modalités pratiques avec lesquelles les personnes « s'économisent au travail », se décale des schèmes binaires (économique/social, domination/autonomie, souffrance/plaisir, etc.) qui structurent une sociologie du travail hantée par la question du rapport salarial.

BIBLIOGRAPHIE

- ▲ Agre P., 1997, « Surveillance et saisie », *Raisons Pratiques*, 8, EHESS.
 ▲ Bidet A., 2001, « Le travail et l'économique, pour un regard anthropologique », *Sociologie du travail*, 2.
 ▲ Boltanski L. et Thévenot L., 1991, *De la justification*, Paris, Gallimard.
 ▲ Borzeix A. et Linhart D., 1988 « La participation: un clair-obscur », *Sociologie du travail*, 1.
 ▲ Breviglieri M., 1997, « La coopération spontanée », *Raisons pratiques*, 8, EHESS.
 ▲ Breviglieri M., 1999, *L'Usage et l'Habiter*.
 Contribution à une sociologie de la proximité, thèse de doctorat, EHESS.
 ▲ Breviglieri M., 2002, « L'horizon du "ne plus habiter" et l'absence de maintien de soi en public », in Céfalai D. et Joseph I., *L'Héritage du pragmatisme*.
 Paris, Ed. de l'Aube.
 ▲ Breviglieri M. et Stavo-Debauge J., 2003, « Les identités fragiles. La "jeunesse" et l'"immigration" sous des regards sociologiques », in Cicchelli-Pugeault C. et al., *Les Jeunes. Liens, risques et participation*, Paris, PUF.

[...]

